

ACQUA ACETOSA

*Tu morirai fanciullo ed io ugualmente.
Ma più belli di te ragazzi ancora
dormiranno nel sole in riva al mare.
Ma non saremo che noi stessi ancora.
(S. Penna)*

*Tu mourras, enfant, et moi aussi.
Mais de plus beaux garçons que toi encore
Dormiront dans le soleil de la plage.
Mais nous ne serons que nous-mêmes
encore.*

Le train filait à travers champ, terrain vague aux limites de la ville. Un petit train bleu qui commence comme un métro dans un tunnel obscur et finit sous un plein soleil de campagne. L'entrée de la gare se trouvait à l'intérieur d'un immeuble. On accède, du marbre blanc, froid et lisse du bâtiment, à une grotte sombre à peine dégrossie, accueilli par une bouffée d'air chaud, une haleine saturée de l'odeur forte des rails. Dans cet antre caveux (sous-sol impensable) le silence de l'attente précède un fracas de cataclysme. Le train des employés des banlieues boueuses, et, en sens inverse, celui des excursions hors les murs qu'affectionnaient les petits-bourgeois. Mais ça, c'est une autre histoire.

Un berger descendait aussi ce champ, transhumant avec son troupeau de moutons. C'était également un lieu de rencontres nocturnes et le pied-à-terre de prostituées. Toute une activité secrète dont nous étions curieux, troublés. Nous ne savions rien, mais nous comprenions parfaitement. Le corps de la femme nous ravissait déjà. Nous jouions au ballon, ou plus souvent parcourions en vélo des sentiers tortueux sans destination ni utilité manifeste. Des sortes de méandres, comme d'un labyrinthe sans logique ni raison. Il y avait le parfum de l'herbe humide, des feux de buissons, les surprises du terrain, vallonnements, flaques d'eau, baraques, ouvertures soudaines sur le paysage, chats (souvent en piteux état),

plantes en fleurs, déchets en tout genre. L'accès interdit à la partie privée de la Villa Ada : un bois très dense, mystérieux qui s'ouvrait sur une grande clairière déserte. Au-dessus de ce terrain informe, qui était celui de nos jeux, les martinets descendaient au crépuscule criant pour nous l'heure de rentrer. Au bas de la maison, l'odeur si douce du jasmin m'attendait – elle est restée pour moi celle de l'espérance (peut-être pour sa douceur même ; ou bien devrais-je dire : « celle des douces espérances »). Marchant sur le pavé opaque, je me sentais déjà chez moi, je sentais la présence de ma mère. De l'amour de ma mère.

Rome, et avec elle, le temps de mon enfance, sont partagés entre la ville et la campagne, l'actualité et l'antiquité, le passé et le présent. Ville de la mémoire et de l'instant, comme de l'urbain et du rural, du civilisé et du sauvage, de l'artificiel et du naturel, de l'organisé et du spontané, etc. À Rome, on est toujours à la frontière entre deux espaces, deux temps. Un cippe antique fiché dans l'asphalte, des herbes folles qui poussent au bord des trottoirs... Ville douce et mélancolique.

Encore enfant, ou jeune adolescent, je me demandais souvent ce que serait mon avenir. Aujourd'hui, étant l'avenir d'alors, je peux répondre à ce garçon que le futur est mon passé.

Dans cette question que je posais avec peur et appréhension à la vie, se trouvait inscrit un désir précis d'amour. L'amour, l'amour qui dure, voilà notre projet instinctif contre la mort. Faire des enfants contre la mort. *Rage, rage against the dying of the light*. Sur tout, sur toute chose de la vie s'étend la conscience. De quoi donc ? De notre mort. Les astrophysiciens postulent l'existence spéculaire de l'antimatière « à côté » de la matière. Invisible, insaisissable, indiscernable, elle a une telle importance dans l'univers !

Pourtant cette opposition vie/mort est celle de l'homme au quotidien, celle des jours qui passent, comme me le rappelle le mécanisme du réveil juste à côté de moi. C'est également celle de ces hommes qui ont voulu mesurer le temps (quelle étrange idée !). Alors que j'écris, le ciel indéniablement s'assombrit.

Il y a l'homme qui a vécu la mort de sa mère, de son père. J'ai vu disparaître mon père alors que peu de temps auparavant il se trouvait à mes côtés. Combien de temps avant ? Toujours ; il a toujours été là. Et il y est encore.

« Tout s'écoule » vaut son contraire : tout demeure. Ni naissance ni mort. Vie et mort, aucune différence, l'une exclut l'autre en apparence, l'une *est* l'autre en substance.

Le futur est mon passé, disais-je. *Ma fin est mon commencement* ? Non, *nous sommes dans un bloc de présent*. Immobile, même s'il se meut. Seulement cela. Et c'est ce que ma musique affirme.

(Trad. : Gérard Pesson)